

Michel Deguy

Non au « rendez-vous des poètes »

Mettons que je ne revienne pas sur la lettre, le ton des réponses à mon alarme dans *Libé* (« Un p'tit poème et l'addition »), malgré l'envie que j'avais de relever le procédé, toujours le même, qui consiste à imputer à l'autre une vaine arrogance (c'est le mot qu'ils emploient dans *Aujourd'hui/poésie*) pour s'éviter à soi-même de prendre au sérieux la question posée, feignant ainsi que la revue *Po&sie* et son directeur méprisent le peuple, la culture pour tous, les petites revues, les médias en général, les efforts de tous les autres, la bonne volonté du Fouquet's, l'héroïsme de Parinaud sauveur du Fouquet's... Nous serions élitistes, mallarméens, et néanmoins profiteurs, comme tout le monde ? Arrêtons. Et essayons de recentrer sur le plus important, sur le différend même, difficile à circonscrire nettement, comme on dit d'un incendie qui se propage.

Convenons que le polo, par exemple, est élitiste : miroir de « distinction » au sens de Bourdieu, dans lequel une classe, ou sous-classe (mais plutôt sur-classe) sociale se tire l'auto-portrait. Le polo est « réservé », par et pour l'argent, le pedigree.

La poésie, elle, n'est pas élitiste. Même difficile. Ce n'est pas un jeu de miroir pour auto-préservation, auto-reproduction d'un groupe social. Elle ne se destine pas à une élite. Elle est « pour tous et pour personne », selon l'adresse fameuse de Nietzsche. Et là comme partout, c'est seulement l'insistance paradoxale sur les deux pôles de la *contrariété* qui peut prendre la mesure de la réalité. Une pensée unilatérale est toujours idéologique. Mais le paradoxe est difficile à accepter.

Quelle contrariété, quels pôles ? Simultanément donc, il faut tenir que la poésie est pour tous, **et** qu'elle ne cherche pas la communication (au sens moderne, actuel, économique, de la communication ; que Jacques Darras n'entend pas). Il faut faire varier, multiplement, ces formules : la poésie est une marchandise, comme toute chose, oui, **et** elle n'est pas sur le marché. Jean Vilar avait des formulations paradoxales de ce type. Le théâtre populaire était rien moins que populiste. Sophocle ou Shakespeare sans concession pour tous, etc. Le paradoxe est parfois désagréable à entendre ; par exemple ce constat que si une chose plaît à la masse, attire les foules, « rencontre la plus large audience », c'est qu'elle est médiocre, ou nulle ou affligeante, le succès de masse étant le signe infaillible de la flatterie, ou de la reflecterie, voire de la stupidité ; et que dans le même temps il ne faut pas céder un iota sur l'affirmation que le meilleur (le plus beau et le plus complexe) est **pour** les mêmes « gens » : en un mot, pour l'humanité.

Oui, Jacques Darras ! Mallarmé ! Nullement réservé, nullement ésotérique, élitiste ; nullement asocial. Et il aurait pu, lui, tenir son toast au Fouquet's, c'est certain. C'est le Fouquet's qui a changé ; je veux dire le monde : devenu culturel (j'y reviens). Pas Mallarmé. Même si cent ans ont passé. Manière de dire qu'il n'est pas notre idole. Parce que nous n'en avons pas. Plus d'idolâtrie ; plus de superstition. Même chose pour le « Romantisme ». Le romantisme est clos, son âge est refermé. Ses revenances, innombrables, sa rémanence, partout, ne nous intéressent pas. Mais son analyse, son rejet, sa « déconstruction », et son arrêt de mort. Le Rêve est fini – sous bénéfice d'analyses, bien sûr, de commentaires, de querelles. Il y a « dans » Mallarmé comme dans Hopkins ou Hölderlin, et maints autres, de quoi prendre le relais : à transposer pour notre temps. Il

y a du Mallarmé au programme dans Mallarmé. Une poétique moderne s'invente son archéologie, sa provenance, sa tradition. Elle fait un tri rétroactif.

Il est clair (pour moi) que vous ne prenez pas la mesure du *culturel*. Notre culture est la culture du culturel, phénomène social global. »Phénomène futur«, eût dit Mallarmé (encore lui ! cf. *Divagations*). Mais, précisément, ce qu'est le culturel dans son ampleur et sa radicalité, en extension phénoménale et en essence (dirait la vieille philosophie), n'est pas manifeste à la plupart. Même aux « écologistes », pourtant en éveil, mais qui ne sont pas assez radicaux. La patrimonialisation de tout *étant*, et sa remise en jeu comme *valeur ajoutée* à tout, phénotypification de tout génotype dans une vue ethnociste de l'humanité, cette *économisation* générale qui transforme tout en marché, en production-consommation des *images de marque*, toute cette immense transmutation en cours, n'est pas suffisamment aperçue. Vous, Jacques Darras et vos proches, n'en prenez pas la mesure. Il s'ensuit que vous êtes victimes des homonymies (« on a toujours parlé de *culture* : il y a des changements, mais c'est toujours la même chose »), sources de contre-sens énormes ; que vous êtes des *optimistes*, dans un esprit de résistance peut-être, mais sans radicalité (« tout va s'arranger ; il s'agit d'être plus offensif », etc...)

Or ce que vous faites pour « sortir la poésie du ghetto » (ce sont vos expressions), pour « refuser la défaite » (Marie Étienne), c'est précisément ce qui rapetisse la poésie. Il y a là une logique implacable, en nœud coulant, dont je ne vous persuaderai pas, bien sûr, que vous êtes victimes, mais où j'espère attirer votre attention : vos actions, de bonne volonté évidemment, contribuent à assigner la poésie à cette place où en effet grâce à celles-ci elle sera plus *visible*, elle et son « image », ce qui aujourd'hui revient au même, dans le métro ou au restaurant, aux conditions de son rapetissement en général – c'est-à-dire de sa mise en *anthologies thématiques* ; i.e. de son désœuvrement, je veux dire de sa destitution d'œuvre, sa secondarisation *dans* la littérature.

Rapetissement ?

J'ai sous les yeux un document extraordinaire émanant du CNL, SOFRES-opinion. Étude : les Français et la poésie, « leurs poètes et leurs vers préférés », mars 2000. C'est la superanthologie de la poésie française. Définitive. On demande « aux Français » de choisir (sic) leurs trois poètes préférés du xx^e ; puis quels sont leurs « deux préférés » parmi les poètes antérieurs au xx^e, *dont on leur fournit la liste* (La Fontaine ; Hugo ; Baudelaire ; Verlaine ; Rimbaud ; Lamartine ; Ronsard ; Villon). Puis parmi six poètes « étrangers », dont les noms sont offerts : Shakespeare, Goethe, Pouchkine, Dante, Pessoa, Garcia Lorca : quels sont ceux dont ils ont déjà lu des poèmes. Enfin de choisir trois « des vers suivants » auxquels ils sont le plus sensibles. Le miroir français fait le portrait, dont il prétend donner le reflet. Il précipite ce qu'il prétend observer. Il *réduit* ultimement la poésie aux exemples, prenant les devants de l'ignorance, de l'amnésie, de la simplification. Je ne discute même pas les discriminants de l'analyse (cadres supérieurs, 6 % sans opinion, etc. C'est comme une copie d'étudiant de Bourdieu). Mais je conjecture que la coupe « scientifique », l'état observé, est un objet produit par la mise en boîte, qui vaut pour l'idée de la poésie des metteurs en boîte. On devrait publier le sondage, et s'en tenir là. Le volume s'appellerait : « Poésie française, suite et fin ; dernier épisode ».

À la télé, il y a une pub, « Poème », avec Juliette Binoche. C'est pour un parfum : la jolie binoche de Binoche dorlotant une feuille de papier, vague partition. Elle a écrit « je t'aime », ou quelque chose du genre, et chantonne un début de rangaine aussi fade que possible. Muse mets ton parfum et me roule un patin. Do ré mi fa sol. C'est sympathique. Mille milliards de bordel de poèmes !